





























































compte de la bataille à la Chambre des lords , disait : « Les soldats anglais et les soldats français, après l'affaire, lavaient leurs mains sanglantes dans un même ruisseau, et d'un bord à l'autre se congratulaient mutuellement sur leur courage. » Wellington avait toujours été funeste à Bonaparte, ou plutôt le génie rival de la France, le génie anglais, barrait le chemin à la victoire. Aujourd'hui les Prussiens réclament contre les Anglais l'honneur de cette affaire décisive; mais, à la guerre, ce n'est pas l'action accomplie, c'est le nom qui fait le triomphateur : ce n'est pas Bonaparte qui a gagné la véritable bataille d'Iena.

Les fautes des Français furent considérables : ils se trompèrent sur des corps ennemis ou amis ; ils occupèrent trop tard la position des Quatre-Bras ; le maréchal Grouchy, qui était chargé de contenir les Prussiens avec ses trente-six mille hommes, les laissa passer sans les voir : de là des reproches que nos généraux se sont adressés. Bonaparte attaqua de front













































































































dait à la Malmaison l'instant de son départ de France. Je retourne à lui : revenant sur les jours écoulés , anticipant sur les temps futurs, je ne le quitterai plus qu'après sa mort.

La Malmaison, où l'empereur se reposa, était vide. Joséphine était morte; Bonaparte dans cette retraite se trouvait seul. Là il avait commencé sa fortune ; là il avait été heureux; là il s'était enivré de l'encens du monde; là , du sein de son tombeau, partaient les ordres qui troublaient la terre. Dans ces jardins où naguère les pieds de la foule râtelaiement les allées sableés, l'herbe et les ronces verdissaient; je m'en étais assuré en m'y promenant. Déjà, faute de soins, dépérissaient les arbres étrangers; sur les canaux ne voguaient plus les cygnes noirs de l'Océanie; la cage n'emprisonnait plus les oiseaux du tropique : ils s'étaient envolés pour aller attendre leur hôte dans leur patrie.

Bonaparte aurait pu cependant trouver un sujet de consolation en tournant les yeux vers ses premiers jours : les rois tombés s'affligent

























































































































prendre et de sentir le génie de Napoléon , par la seule raison qu'au milieu de l'admiration vive et vraie que l'on professe pour lui, on ne peut néanmoins encenser toutes ses imperfections. Le monde appartient à Bonaparte; ce que le ravageur n'avait pu achever de conquérir, sa renommée l'usurpe; vivant, il a manqué le monde, mort il le possède. Vous avez beau réclamer, les générations passent sans vous écouter. L'antiquité fait dire à l'ombre du fils de Priam : « Ne juge pas Hector d'après sa petite tombe : l'Iliade, Homère, les Grecs en fuite, voilà mon sépulcre : je suis enterré sous toutes ces grandes actions. »

Bonaparte n'est plus le vrai Bonaparte , c'est une figure légendaire composée des lubies du poète, des devis du soldat et des contes du peuple ; c'est le Charlemagne et l'Alexandre des épopées du moyen âge que nous voyons aujourd'hui. Ce héros fantastique restera le personnage réel ; les autres portraits disparaîtront. Bonaparte appartenait si fort à la domi-







































































s'en expliqua avec le docteur et lui dit : « Vous  
 « êtes au-dessus de ces faiblesses : mais que  
 « voulez-vous , je ne suis ni philosophe ni  
 « médecin ; je crois à Dieu ; je suis de la  
 « religion de mon père. N'est pas athée qui  
 « veut. . . . . Pouvez-vous ne pas  
 « croire à Dieu ? car enfin tout proclame son  
 « existence, et les plus grands génies l'ont  
 « cru. . . . . Vous êtes mé-  
 « decin. . . . . ces gens-là ne  
 « brassent que de la matière · ils ne croient  
 « jamais rien. »

Fortes têtes du jour, quittez votre admira-  
 tion pour Napoléon ; vous n'avez rien à faire  
 de ce pauvre homme : ne se figurait-il pas  
 qu'une comète était venue le chercher, comme  
 jadis elle emporta César ? De plus, *il croyait*  
*à Dieu ; il était de la religion de son père ; il*  
*n'était pas philosophe ; il n'était pas athée ; il*  
*n'avait pas, comme vous, livré de bataille à*  
*l'Éternel, bien qu'il eût vaincu bon nombre de*  
*rois ; il trouvait que tout proclamait l'exis-*



















avait fait sur cette terre ne pénétrait pas à deux lignes au-dessous.

Une pierre, qui devait être employée à la construction d'une nouvelle maison pour l'exilé, est abaissée sur son cercueil comme la trappe de son dernier cachot.

On récita les versets du psaume 87 : « J'ai  
« été pauvre et plein de travail dans ma jeu-  
« nesse ; j'ai été élevé, puis humilié... j'ai été  
« percé de vos colères. » De minute en minute le vaisseau amiral tirait. Cette harmonie de la guerre, perdue dans l'immensité de l'Océan, répondait au *requiescat in pace*. L'empereur, enterré par ses vainqueurs de Waterloo, avait ouï le dernier coup de canon de cette bataille ; il n'entendit point la dernière détonation dont l'Angleterre troublait et honorait son sommeil à Sainte-Hélène. Chacun se retira, tenant en main une branche de saule comme en revenant de la fête des Palmes.

Lord Byron crut que le dictateur des rois avait abdiqué sa renommée avec son glaive,













































































































































Suite de mes discours en 1817 et 1818

Après la publication de *la Monarchie selon la Charte* et à l'ouverture de la nouvelle session au mois de novembre 1816, je continuai mes combats. Je fis à la Chambre des pairs, dans la séance du 23 de ce mois, une proposition tendante à ce que le Roi fût humblement



























































Vibraye. Je fus surpris de voir le cocher prendre la rue de Richelieu, et plus étonné encore quand il nous arrêta à l'Opéra : la foule aux abords était immense. Nous montâmes, au milieu de deux haies de soldats, par la porte latérale à gauche, et, comme nous étions en habits de pairs, on nous laissa passer. Nous arrivâmes à une sorte de petite antichambre : cet espace était encombré de toutes les personnes du château. Je me faufilai jusqu'à la porte d'une loge et je me trouvai face à face de M. le duc d'Orléans. Je fus frappé d'une expression mal déguisée, jubilante, dans ses yeux, à travers la contenance contrite qu'il s'imposait ; il voyait de plus près le trône. Mes regards l'embarrassèrent ; il quitta la place et me tourna le dos. On racontait autour de moi les détails du forfait, le nom de l'homme, les conjectures des divers participants à l'arrestation ; on était agité, affairé : les hommes aiment ce qui est spectacle, surtout la mort, quand cette mort est celle d'un grand. A chaque personne qui



































































































« et la vie est courte, » dit Fénélon. M. Guillaume de Humboldt, frère de mon illustre ami le baron Alexandre, était à Berlin : je l'avais connu ministre à Rome ; suspect au gouvernement à cause de ses opinions, il menait une vie retirée ; pour tuer le temps, il apprenait toutes les langues et même tous les patois de la terre. Il retrouvait les peuples , habitants anciens d'un sol, par les dénominations géographiques du pays. Une de ses filles parlait indifféremment le grec ancien ou le grec moderne ; si l'on fût tombé dans un bon jour, on aurait pu deviser à table en sanscrit.

Adalbert de Chamisso demeurait au Jardin-des-Plantes, à quelque distance de Berlin. Je le visitai dans cette solitude où les plantes gelaient en serre. Il était grand , d'une figure assez agréable. Je me sentais un attrait pour cet exilé voyageur comme moi : il avait vu ces mers du pôle où je m'étais flatté de pénétrer. Émigré comme moi, il avait été élevé à Berlin en qualité de page. Adalbert , parcourant la Suisse ,











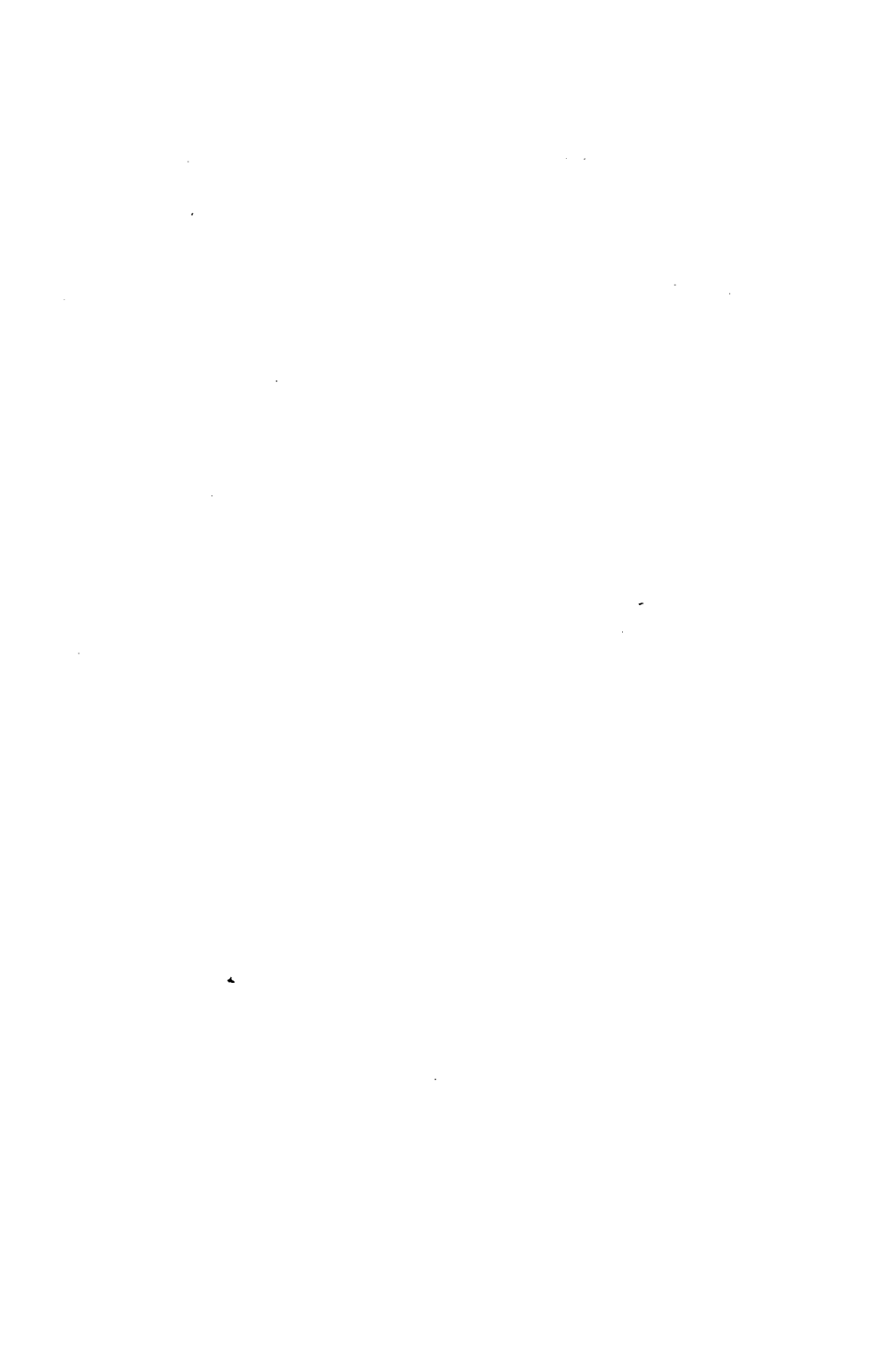
















































« Que je vous serai redevable, si vous m'en-  
« voyez comme vous me le promettez les vers  
« que vous avez faits pour Charlottenbourg !  
« J'ai aussi repris le chemin de la maison dans  
« le bois où vous eûtes la bonté de m'aider à  
« secourir la pauvre femme de Spandau ; que  
« vous êtes bon de vous souvenir de ce nom !  
« Tout me rappelle des temps heureux. Il n'est  
« pas nouveau de regretter le bonheur.

« Au moment où j'allais expédier cette let-  
« tre, j'apprends que le Roi a été détenu en mer  
« par des tempêtes, et probablement repoussé  
« sur les côtes de l'Irlande ; il n'était pas ar-  
« rivé à Londres le 14, mais vous serez instruit  
« de son retour plus tôt que nous.

« La pauvre princesse Guillaume a reçu au-  
« jourd'hui la triste nouvelle de la mort de sa  
« mère, la Landgrave douairière de Hesse-  
« Hombourg. Vous voyez comme je vous parle  
« de tout ce qui concerne notre famille ; veuille  
« le ciel que vous ayez de meilleures nouvelles  
« à me donner ! »

























































































































































































































































« tourner auprès de vous. J'en profiterai pour  
« vous adresser quelques mots plus confiden-  
« tiels sur la profonde impression que nous  
« avons reçue, comme à Londres, de cette ter-  
« rible mort du marquis de Londonderry, et  
« aussi, par la même occasion, sur une affaire  
« à laquelle vous semblez mettre un intérêt  
« bien exagéré et bien exclusif. Le conseil du  
« Roi en a profité et a fixé à ces jours-ci, immé-  
« diatement après la clôture qui a eu lieu ce  
« matin même, la discussion des directions  
« principales à arrêter, des instructions à don-  
« ner, de même des personnes à choisir : la pre-  
« mière question est de savoir si elles seront  
« une ou plusieurs. Vous avez exprimé quelque  
« part, ce me semble, de l'étonnement que l'on  
« pût songer à . . . ., non pas à vous pré-  
« férer à lui, vous savez très-bien qu'il ne peut  
« pas être sur la même ligne pour nous. Si,  
« après le plus mûr examen, nous ne croyions  
« pas possible de mettre à profit la bonne vo-  
« lonté que vous nous avez montrée très-fran-















































































































